

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une poète en é-bull-ition

Hubert Wallot

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38972ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wallot, H. (1989). Compte rendu de [Une poète en é-bull-ition]. *Lettres québécoises*, (53), 37–37.

UNE POÈTE EN É-BULL-ITION

Dans la collection «À l'écoute des sources», Claudine Baudoux vient de publier, aux éditions Saint-Germain-des-Prés de Paris, un recueil de poèmes intitulé *Bulles*. Alors que son précédent recueil se terminait dans une fascination intégrale et langagière pour le féminin, le nouveau recueil évoque une relation amoureuse toute engagée dans le langage.

Le mot «bulles» qui titre le recueil se retrouve à deux endroits. Le premier poème (p. 9) le cite en débutant ainsi :

*Et si je te disais
ces angoisses rivales ces doucereux délires
de giclées fécondes
ces ratures
ces bulles dérisoires
de langage enmoiré.*

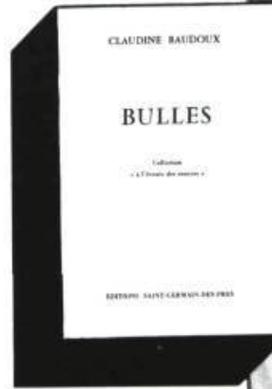
D'emblée, le recueil s'affiche comme une sorte de manifeste amoureux, où les élans pulsionnels sont «transfigurés» (p. 58) en passion à travers le travail poétique, dont la nature est moins épistolaire que fondatrice d'une sublimation littéraire : «obscènes graffiti [...] des termes tôt giclés parlés à queue que veux tu» (p. 9).

Le mot «bulles» renvoie étymologiquement aux boules attachées au sceau d'une lettre, puis, par métonymie, aux lettres d'ordonnances papales qu'elles ceignaient, pour ensuite signifier des globules remplis d'air ou de gaz favorisant leur mouvement aérien et, finalement, des ballons. La poète condense cette polysémie aux deux occasions où elle utilise le mot, la deuxième étant : «Je bois tes sécrétions [...] tes bulles, ton lait [...] dans cette fête copulatoire». De fait, ces poèmes parlent de l'ordonnance amoureuse à un amoureux («Aime-moi/ que dans mes vers coule ta sève», p. 9) à travers une incantation verbale.

Mais cet homme est loin, «la distance [l']expatrie» (p. 10) «dans les bras de Notre-Dame» (p. 12) et il faut en tout cas le «reconstituer» en l'enmoirant dans le langage poétique (p. 9). Certes, le texte indique que la distance physique serait corrigée par des «voyages» (p. 14) épisodiques où l'on fait «provisions de souvenirs [...] pleins d'odeurs d'allers et de retours/ de pays/aussi bien» (p. 20-21) grâce à «l'avion détrousseur de chemin» (p. 66) et par la «voix» venant «d'outre-monde» dans le «récepteur» (p. 18) ou dans «une cassette miraculeuse» (p. 23). Mais c'est surtout l'absence fantasmatiquement et langagièrement travaillée qui transfigure l'aimé en «corps fictif fabuleux [qui] s'exporte outre océan».

En contrepoint de Saint-Jean, ici, c'est la chair qui s'est fait verbe, à la manière de bulles de langage dans les bandes dessinées, dans une sorte de «ciel de lit» (p. 14) langagier recouvrant la planète.

*j'écrirai des graffiti tactiles sur ta peau
et anarchique
je te conterai mes voyages
je te sais par cœur et de mémoire (p. 14-15).*



Certes, cet homme est doté d'une «queue de météore» (p. 16) qui laisse «dans les airs/des halos/lumineux» (p. 35), bulles de lumière, voie lactée, dans la nuit de la mémoire. Mais il cache aussi une dimension maternelle («Seine solaire», p. 28), mère indestructible que l'on boit sous forme de lait, sève ou absinthe (p. 12 et 67) et mange (voire «dévore», p. 16) sous forme de guigne, de langue, de bon à croquer (p. 50, 58, 67) de voix. C'est la «tendre rue» (p. 10) au «pays du Tendre» (p. 17), «dans les bras de Notre-Dame» (p. 12). Jamais la poète ne traite le partenaire en enfant : elle ne le nourrit pas, il est d'emblée un homme, tantôt un «lion», tantôt un fringant «beau cheval» (p. 31, 53) qui s'exprime dans une copulation au plaisir partagé et au rythme du «galop de la frise du dire» (p. 13). Mais c'est la poète qui instaure la dimension symbolique et paraît inscrire la possibilité de cette relation amoureuse dans l'univers littéraire en muant la pulsion en poésie : «Tu entres dans mon temps [...] Un autre jour : tout ira bien». Baudoux a un langage très imagé et coloré, n'hésitant pas à utiliser à bon escient des canadianismes («je ne veux plus être que flore et fleuve farfouillés» p. 58) et aussi des rimes cachées à l'intérieur des mots, sinon parfois des «ribambelles de secrets» (p. 65). Ainsi : «Tu t'endors lion sur la lice de mes draps L'astrée décline périclité Chaude éclipse de licence Ton corps fictif fabuleux s'exporte» (p. 11).

Les extraits cités illustrent le rythme vivant des textes, dont l'un prend la forme d'un sablier (p. 49). Le recueil n'est pas exempt de préoccupations nationalistes au passage. Val Jalbert, allitérant sur le nom du dédicataire et évoquant un site de la région adoptive de la poète, a droit à ces lignes :

*Oublié on a oublié
la lumière lutteuse la trace des trappeurs les peuples
entêtés
les luttes de lassitude les conquérants farouches
et les espoirs
châtés [...]
Plus de maisons couvertes de mousse
ridées d'histoire :
certaines se sont effondrées
d'autres reconstruites
clignent de l'œil
trafiquage d'un toc tape-à-l'œil pour touristes. (p. 61)*

En somme, un beau recueil qu'il faut lire et qu'on peut offrir sans crainte. □

Hubert Wallot